

ché avant tout à la biographie de la comtesse de Mirabeau. Evidemment, il cherche à donner à la dame le plus d'importance possible. Dans la lettre, inspirée, dit-il, par Mirabeau, que M^{me} du Saillant, sœur de celui-ci, adressa par la suite à Emilie, M. Dauphin Meunier voit la preuve du désir qu'avait Mirabeau, alors en pleine gloire, de se rapprocher de sa femme, du cas qu'il en faisait. Cette femme au caractère léger, au cœur incertain, était-elle donc si indispensable à la conduite et à la puissance de Mirabeau ? Comme maîtresse de maison... Après tant de scandales ? Ce rôle possible de la comtesse n'est qu'une hypothèse du biographe, et peut-être pas très juste. Où est la preuve que Mirabeau voulût ramener Emilie d'un voyage en Provence ?

Après la mort du tribun, la comtesse se remaria avec un certain comte Della Rocca, officier sarde, qui, lui-même, la laissa bientôt veuve. En ses dernières années, elle s'exalta, chose pathétique, méritoire, mais vaine, dans les souvenirs de son illustre premier mari. C'est sans contredit la période sympathique, bien qu'affligeante et un peu étrange, de cette existence, de ce caractère retracé par M. Dauphin Meunier avec un soin extrême, qui cependant n'empêche pas quelque hésitation.

Les Fêtes et les Chants de la Révolution française, par Julien Tiersot. — A la suite de Michelet, l'on a maintes fois considéré la Révolution comme un phénomène religieux. Plus près de nous, la Révolution de 48, avec sa fantastique religion du Peuple-Messie, nous donne le spectacle d'une religiosité sociale qui nous aide à remonter jusqu'aux façons de sentir quasi-mystiques de la première Révolution. La messe du nouveau culte se célébrait sur l'Autel de la Patrie ; c'est cette idée de patrie qui forme le fond du dogme ; un peu plus tard s'y adjoindront les compléments métaphysiques de la Raison et de l'Être Suprême.

M. Julien Tiersot a minutieusement étudié l'expression lyrique et musicale de la religion révolutionnaire. Dans ce livre, résultat, nous dit l'auteur, « de réflexions et d'études de près de trente ans », toutes les occasions où ce lyrisme s'exprima, se formula, sont longuement passées en revue. De 89 à la fin de la Convention, et de là jusqu'aux jours du Consulat, la liste de ces célébrations est nombreuse à l'extrême. Associée intimement à ces solennités civiques, tantôt triomphales (fête de Voltaire), tantôt funéraires (funérailles de Mirabeau), ou même métaphysiques (fête de la Raison, fête de l'Être suprême), ou naturalistes (fête de la Nature), la musique française, avec les Gossec, les Méhul, les Lesueur, les Chérubini, etc., créa des œuvres dont M. Tiersot s'est fait de longue date, et d'une manière définitive dans ce dernier volume, le musicographe et l'historien. Ces recherches historico-musicographiques, les plus complètes qui soient, son t

d'une réelle importance pour ce qui est de l'étude de la psychologie révolutionnaire, et il faut remercier l'auteur de ses longs travaux, hautement utiles et méritoires sous ce rapport.

Les conclusions qu'il en tire au point de vue de l'art musical ne sont pas de notre compétence. Pourtant, nous ne pouvons nous empêcher d'avouer qu'elles nous sont tout à fait antipathiques. Renvoyer les musiciens à la musique nationale et républicaine de l'époque révolutionnaire me paraît une suggestion assez hasardeuse. Il faudrait, d'abord, connaître, par des auditions intégrales, la valeur de ces partitions qui n'eurent jamais qu'une seule exécution : et ceci fait, quelle serait la valeur des définitions esthétiques obtenues ? M. Tiersot, qui croit à l'art national, à l'art populaire, à l'art républicain, à l'art démocratique, à l'art social, aux « Fêtes humaines », et qui se figure trouver tout cela, porté à sa plus haute expression, dans les célébrations des temps révolutionnaires, est très optimiste. Il est permis de ne point partager cet optimisme, qui va tout de même un peu loin, lorsqu'il établit une filiation idéale et tendancieuse entre l'art musical de la Révolution et l'art musical de Beethoven, entre la marche lugubre de Gossec et la symphonie héroïque, entre les cantates aux sons desquelles paraissait quelque Hérault de Séchelles ou quelque Robespierre et l'auguste Neuvième Symphonie. Ah ! non ! Halte là ! N'est-ce pas précisément Beethoven qui appelait la musique de circonstance qu'il composa pour célébrer la bataille de Vittoria, musique au moins égale en valeur, sans aucun doute, à la musique civique de Gossec et de Lesueur, une « stupidité » ? Je demande à m'en tenir à ce jugement.

Donations et fondations d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes, 1175-1906, par Regnault de Beaucaron. — Ce livre est le complément d'un précédent ouvrage, publié par le même auteur sous le titre de *Souvenirs anecdotiques et historiques d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes (1175-1906)* (1). L'on juge bon aujourd'hui de nous faire connaître par le menu les « Donations et Fondations » de ces familles. Ce sont là des publications, avons-nous déjà dit, d'un intérêt surtout local et familial. Après cela, on peut y trouver, en les feuilletant avec patience, des noms notoires et des détails intéressants. Des noms : Budé, fondateur du Collège de France, Chauveau-Lagarde, La Hire, le peintre célèbre, le chancelier Pasquier, Hüe, le fidèle de la famille royale au Temple, Tarbé des Sablons, et même Buffon et Alfred de Musset. Des détails intéressants, dignes de « l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux », par exemple l'indication relative à la famille d'Eon et au sexe du fameux Chevalier du même

(1) *Mercur de France*, du 1^{er} octobre 1906.